

LES CONTRIBUTIONS DE MARIAMA BÂ ET ANGÈLE RAWIRI DANS LA LITTÉRATURE FEMININE D'AFRIQUE

Dr. Bratish Sarkar
Assistant Professor, ASL,
Amity University, Lucknow, India
Secretary North India-IATF (Indian Association of Teachers of French)

Abstract: Pendant les années 1980 dans le texte de Mariama Bâ "Une si longue lettre (1979)" et celui d'Angèle Rawiri "Elonga (1980)" il était important de reconnaître que ces deux romans ont ouvert la porte à la littérature féminine subsaharienne et ont souligné le côté « témoignage » de cette nouvelle littérature féminine. En effet ces deux textes sont des témoignages de la vie de femmes africaines écrits par des femmes africaines et sont particulièrement intéressants car ils offrent une vision de l'intérieur, c'est à dire du point de vue d'une Africaine place au cœur même de sa vie en Afrique. Ces deux textes soulignent l'absence de droits des femmes dans la société patriarcale africaine, tout autant dans leur vie professionnelle que dans leur vie privée.

Les mots clés: La littérature Africaine, Auteur féminine subsaharienne, société contemporaine, la société patriarcale africaine.

La littérature féminine d'Afrique Sub saharienne est une littérature « riche, diversifiée et engagée » (Kane) qui depuis ses débuts vers la fin des années 1970 jusqu'à aujourd'hui n'a cessé de s'imposer sur la scène internationale. On a essayé de montrer la littérature féminine subsaharienne, révélant ainsi les inquiétudes des auteures au travers des années. Pour cela, on a choisi des auteures qui ont marqué la littérature africaine, non seulement par les thèmes qu'elles ont abordés mais aussi par cette nouvelle forme d'écriture féminine qu'elles ont imposée. Dans le texte de Mariama Bâ "Une si longue lettre" et celui de Angèle Rawiri "Elonga" on a permis de voir l'engagement sociale des auteurs féminins au travers de société contemporaine.

Mariama Bâ (le 17 avril 1929 – le 17 août 1981) était une auteure et féministe sénégalaise qui écrivait en français. Née à Dakar, elle a été élevée en tant que musulmane, mais très tôt elle est venue critiquer ce qu'elle percevait comme des inégalités entre les sexes résultant des traditions africaines. Élevée par ses grands-parents traditionnels, elle a dû lutter même pour obtenir une éducation, parce qu'ils ne croyaient pas que les filles devraient être enseignées. Bâ a ensuite épousé un député sénégalais, Obèye Diop, mais a divorcé et a été laissée à s'occuper de leurs neuf enfants.

Bâ était une romancière, enseignante et féministe, active de 1979 à 1981 au Sénégal, en Afrique de l'Ouest. La source de détermination et d'engagement de Bâ pour la cause féministe provient de ses antécédents, de la vie de ses parents et de sa scolarité. En effet, sa contribution est d'une importance absolue dans les études africaines modernes puisqu'elle a été parmi les premières à illustrer la position défavorisée des femmes dans la société africaine. Le travail de Bâ s'est concentré sur la grand-mère, la mère, la soeur, la fille, le cousin et l'ami, comment ils méritent tous le titre de "mère de l'Afrique", et combien ils sont importants pour la société.

Bâ a également eu une vision et un engagement déterminé. Elle a estimé que les Africains devraient réduire l'impact délétère de leur culture. Les femmes sont plongées psychologiquement et financièrement dans une indulgence sensuelle et un manque total de considération pour les conséquences des actions des hommes sur les familles. Ils sont complètement aveugles. Ces faits ont conduit Bâ à croire en sa mission d'exposer et de critiquer les rationalisations employées pour justifier les structures de pouvoir établies.

Bâ a écrit de nombreux livres partageant ouvertement ses pensées et sentiments, notamment: So Long a Letter (1981), Scarlet Songs (1986) et La fonction politique des littératures africaines écrites (1981).

Angèle Ntyugwetondo Rawiri (est née à Port-Gentil le 29 avril 1954. Son père, George Rawiri, était un haut fonctionnaire. Sa mère est morte alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Elle a fait ses études en France, après Angèle Ntyugwetondo Rawiri passe deux ans à Londres puis retourne au Gabon où elle a travaillé quelques années comme traductrice-interprète à la Société nationale de pétrole du Gabon. Elle est mère de famille et vit actuellement en France depuis 1995. Angèle Ntyugwetondo Rawiri s'est éteinte le 15 novembre 2010.

Dans sa représentation énergique de la vie d'une femme en Afrique centrale à la fin des années 1980, Rawiri nous invite non seulement à reconsidérer nos conceptions du féminisme africain et des femmes africaines francophones, mais aussi à prendre conscience des problèmes auxquels les femmes sont confrontées dans le monde. aujourd'hui dans le marché du travail, dans la chambre à coucher, et parmi la famille et les pairs.

Angèle Rawiri était traductrice, interprète, mannequin et actrice en plus d'être romancière. Sa mort à Paris a revigoré l'intérêt pour son travail et la consternation qu'elle n'a pas connu de plus grand succès au cours de sa vie.

Pendant les années 80 on a marqué Mariama Bâ et Angèle Rawiri, pionnières de la littérature féminine africaine avec des textes qui, même s'ils n'ont pas été les premiers, ont ouvert la porte de la littérature africaine aux auteures des générations suivantes. Le texte *Une si longue lettre* (1979) de Mariama Bâ est considéré comme le premier texte qui a vraiment marquée le début de la littérature féminine africaine, c'est donc pour cette raison que je l'ai choisi. Quant à l'auteure Gabonaise Angèle Rawiri, elle a été la première femme de lettres gabonaises, confirmant que l'écriture féminine s'étend au delà du Sénégal.

C'est à la question de ce qui a poussé les femmes à écrire depuis 1979. On a vu que les différentes préoccupations de ces auteures ont tenu une place importante dans leur motivation. Dans *La femme et la littérature en Afrique: Un engagement socioculturel et politique* Kane affirme que c'est dans la réponse aux questions suivantes que l'on trouve ce qui a motivé ces femmes à écrire:

“Que cherche-t-on à exprimer en mettant ses opinions par écrit et en les partageant avec d'autres? Quelle dimension de son humanité l'écrivain met-il en exergue en partageant des sentiments parfois intimes et d'autres plus universelles à la portée de tous? Est-ce simplement la volonté de réveiller les consciences ou y aurait-il derrière cette pseudo exhibition une réelle sensibilité aux êtres et aux choses et une volonté certaine de dénoncer, de secouer et de prendre les consciences non pas en otage mais à bras le corps”. (Kane, 186)

Nous avons vu dans les textes qu'on a choisi que c'est d'abord cette « volonté certaine de dénoncer, de secouer » qui a poussé les auteures africaines à écrire mais aussi le besoin de critiquer la façon dont certaines traditions sont utilisées aujourd'hui. Dans les textes que nous avons étudiés, les auteures ne rejettent pas en bloc toutes les traditions africaines, mais celles qu'elles considèrent comme faisant obstacle à l'émancipation de la femme africaine.

Pendant les années 1980 dans le texte de Mariama Bâ “*Une si longue lettre* (1979)” et celui d'Angèle Rawiri “*Elonga* (1980)” il était important de reconnaître que ces deux romans ont ouvert la porte à la littérature féminine subsaharienne et ont souligné le côté « témoignage » de cette nouvelle littérature féminine. En effet ces deux textes sont des témoignages de la vie de femmes africaines écrits par des femmes africaines et sont particulièrement intéressants car ils offrent une vision de l'intérieur, c'est à dire du point de vue d'une Africaine place au cœur même de sa vie en Afrique. Ces deux textes soulignent l'absence de droits des femmes dans la société patriarcale africaine, tout autant dans leur vie professionnelle que dans leur vie privée.

Mariama Bâ ne juge pas sévèrement tous les hommes, mais elle se permet de juger ceux qu'elle a côtoyés et qui ont montré cet « esprit réducteur » (Volet, *La parole aux africaines*, 169) qu'elle décrit dans *Une si longue Lettre*. Bâ regarde ce qui se passe autour d'elle, elle regarde son passé et sa condition actuelle et se permet de comparer la condition de la femme africaine d'aujourd'hui avec celle d'hier. Cette comparaison, pour l'auteure, n'est pas à l'avantage de la femme africaine d'aujourd'hui. Bâ et Rawiri ne seront pas en mesure de rejeter les coutumes qui les rattachent aux exigences d'une société patriarcale car elles « en ont été nourries dès l'enfance, à leurs sources rigides » (Bâ, *Une si longue lettre*, 18).

Mais si elles ne les rejettent pas complètement elles commencent à se rebeller. L'auteure voit un espoir pour la condition de la femme africaine dans les générations futures. Angèle Rawiri, qui même à travers son choix de faire mourir son personnage principal Ziza, verra elle aussi cet espoir pour les générations futures.

Dans les textes de Bâ et de Rawiri, les femmes jouent un rôle important qui est celui « de promouvoir de nouvelles valeurs, non encore tout à fait claires, mais dont l'essence première est la liberté individuelle de la femme, sa personnalité et sa dignité » (Rawiri, 189 Elonga, 43). Dans ces deux romans rien n'est vraiment gagné dans la lutte pour l'émancipation de la femme africaine. Pour Angèle Rawiri et Mariama Bâ les vaincus d'aujourd'hui seront certainement les vainqueurs de demain et auront « tout loisir de revoir leur stratégie, de parler, penser, agir, en bref de vivre » (Volet, La parole aux africaines, 151). Ces auteures se sont concentrées sur les problèmes de la femme africaine moderne, puisque les indépendances n'ont pas apporté la libération espérée.

La déception des indépendances a joué un grand rôle dans la littérature féminine africaine. En effet, après les indépendances les femmes africaines ont continué à être victimes des chaînes sociales séculaires, et afin de lutter contre leur situation, elles se sont mises à dénoncer dans leurs textes leur statut de prisonnières, victimes d'une société entièrement patriarcale, ainsi que de mettre à jour des pratiques telles que la polygamie, insistant sur « le malaise de la nouvelle femme africaine » (Volet, La parole aux africaines, 154). On aura vu dans le texte de Mariama Bâ les balbutiements d'un débat qui prendra plus d'importance chez les auteures des générations suivantes. Les indépendances n'ont certes pas apporté la liberté ni la participation politique que la femme africaine avait espéré, et la violence a remplacé l'espoir que les femmes avaient mis dans les nouveaux gouvernements. En effet tout comme les chefs d'état qui ont fait preuve de violence sur leur peuple, les maris ont reporté cette violence, qui n'est pas toujours physique, sur les femmes. C'est à la suite de cette violence et de cette exclusion que les romancières ont choisi de donner à leurs héroïnes une situation de pouvoir qu'elles n'avaient pas dans la vie réelle. Volet affirme que les premiers romans féminins « exprime [nt] les espérances de la première génération de romancières d'Afrique qui, en dépit de la lueur d'espoir qui brillait 190 dans le lointain, Remarque que un quart de siècle après les Indépendances, la société est lente à s'adapter aux exigences d'un monde nouveau (La parole aux africaines, 177).

L'étude de ces deux textes, Une si longue lettre et Elonga, nous a montré un désir des auteures de restructurer le monde en y introduisant de nouvelles valeurs. Le monde dans lequel vivent ces femmes est souvent cruel pour la femme particulièrement quand la mort s'en mêle et qu'avec elle on assiste à un déferlement de puissances négatives comme nous l'avons vu pour les personnages d'Une si longue lettre ainsi que pour ceux d'Elonga. Même si ces personnages sortent blessés de leur expérience avec la vie, ce « qui compte n'est pas tant ce qui est perdu par le système que ce qui est gagné par l'individu qui a la faculté de découvrir la portée de son pouvoir afin d'échapper aux forces destructives potentielles qui l'entourent » (Volet, La parole aux africaines, 337).

Bâ et Rawiri ont commencé à écrire pour montrer leur colère contre l'arrogance masculine. Elles ont donné aux femmes une voix ainsi que la parole, et ces auteures ont trouvé « dans l'écriture un moyen d'assurer leur survie et le droit d'exister. Sous forme de confessions, elles [les femmes] racontent la recherché par la plume de mots pour dire » (Drame). Pour Bâ et Rawiri, la femme africaine doit reconnaître son rôle éducatif, Hélène Cixous écrit à ce propos: « Woman must put herself into the text – as into the world and into history – by her own movement » (875). Bâ et Rawiri insistent à travers leurs personnages sur « la minceur de la liberté accordée à la femme » (Bâ, Une si longue lettre, 43) en Afrique. C'est donc la voix refoulée des femmes africaines que le lecteur découvre pour la première fois dans les textes des années 1980, les femmes rompant enfin un silence imposé par la société traditionnelle africaine, comme le souligne Bâ quand elle écrit que « Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimades. Elle éclate, violente, tantôt sarcastique, tantôt méprisante... tu oublies que j'ai un cœur, une raison, que je ne suis pas un objet que l'on passe de main en main » (Bâ, Une si longue lettre 85). On aura vu dans les textes étudiés que la forme de l'écriture n'est pas ce qui importe le plus pour ces auteures mais le message qu'elles ont à transmettre. Les textes des années 1980 que nous avons étudiés insistent sur l'état financier et mental de la femme africaine aisée quand cette dernière perd toute sorte de support, qu'il vienne de son mari ou de la société.

On aura pu voir que les textes des auteures des années 1990 se sont éloignés des problèmes conjugaux de la femme africaine, que l'on trouvait dans les textes de Bâ et de Rawiri; elles se concentrent davantage sur le bilan que la femme africaine doit faire sur sa vie puisqu'il concerne directement sa survie dans une société qui l'abuse. Dans Tu t'appelleras Tanga et dans Riwan ou le chemin de sable, les deux héroïnes abordent dorénavant des questions d'ordre social quant à leur situation. Pour Beyala, l'utilisation du corps et de la sexualité sert à insister sur l'exploitation de la femme par l'homme et marquée 193 « l'importance de la sexualité comme gent

actif participant à la construction de la société » (Cazenave 332). C'est donc une nouvelle femme africaine que l'on voit apparaître dans les textes des années 1990

En conclusion on peut dire, nous avons pu voir l'importance du rôle des premiers auteurs dans la littérature féminine d'aujourd'hui. Mariama Bâ, dans une interview qu'elle avait donnée à Harrell L Bond en 1980, a dit que « Books are a weapon, a peaceful weapon perhaps, but they are a weapon » (214). Bâ avait reconnu l'impact que l'écriture pouvait avoir sur le destin des femmes africaines. Les auteurs féminins d'Afrique subsaharienne depuis Mariama Bâ à Angèle Rewari jettent un regard sur l'avenir de l'Afrique permettant au lecteur d'imaginer comment pourrait être l'Afrique de demain. Pour arriver à ce changement les auteurs des années 2000 ont recouru à l'utilisation de la violence et de la sexualité afin de secouer les mentalités aussi bien européennes qu'africaines, leur prise d'écriture est donc loin d'être innocente.

Références:-

Aldridge, Delores, «Towards Integrating African Women into African Studies» Out of the Revolution: the Development of African Studies, U.S.A: Lexington, 2013.

Arndt, Susan, «Perspectives on African Feminist: Defining and Classifying African-Feminist Literatures», New Jersey: Africa World, 2002.

Bâ, Mariama, Une si longue lettre, Dakar: Nouvelles Editions Africaines, 1979.

---, «La fonction politique des littératures africaines écrites», Dakar: Écritures africaines dans le monde 3, 1981.

Bassolé, Ouédraogo, Angèle. «Et les Africaines prirent la plume Histoire d'une conquête» Mots Pluriels, Australia: University of Western Australia, 1998.

Cazenave, Odile, Afrique sur seine: une nouvelle génération de romanciers africains à Paris, Paris: L'Harmattan, 2003.

Kane, Mohamadou, Roman africain et tradition, Dakar: NEA, 1983.

Kassi, B., «Re(-)presentation de la condition féminine dans les textes des écrivaines africaines», Québec: Québec français, 2002.